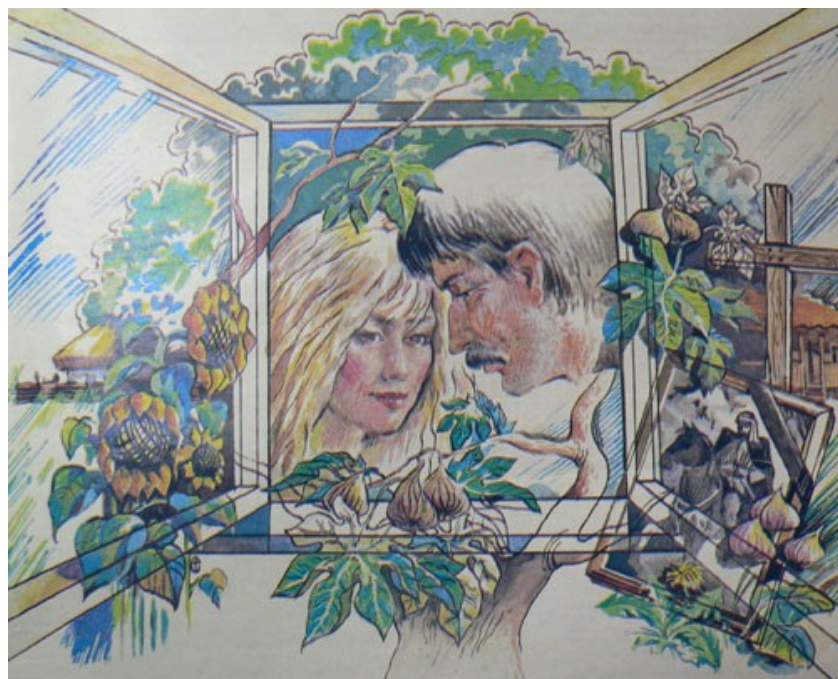


## LE FIGUIER

Denis Tchatchkhalia



Ce jour-là, Makhaz tomba du figuier. Notre voisin âgé aimait les fruits très doux de cet arbre levantin avec une passion irréprouvable d'enfant. La douceur des figes lui apportait, semblait-il, des souvenirs de ses amours d'antan, une volupté merveilleuse révolue.

Makhaz était analphabète et ne connaissait la Bible que d'après les récits de sa femme. Il avait une attitude particulière envers les légendes bibliques. Par exemple, qu'Adam et Eve se couvraient justement avec des feuilles de figuier, Makhaz le trouvait bien naturel, de même que le fait que le péché originel ne pouvait être lié qu'avec un figuier.

Si Makhaz avait connu les peintures des grands maîtres de la Renaissance présentant la scène de la tentation par le fruit interdit, il les aurait facilement convaincus d'invraisemblance. Sur les toiles en question, Eve mordait à une pomme. Mais est-il possible d'exciter l'envie de quelqu'un par une pomme ? Difficile à croire que la première femme eût pu céder à pareille tentation !. .. Le fruit par lequel le malin avait tenté Eve ne pouvait être qu'une figue.

Réfléchissez un peu : pourquoi Adam et Eve se seraient-ils couverts avec des feuilles de figuier, si le péché avait été commis sous un pommier ? Et si vous avez dissimulé votre sexe avec une feuille de figuier, c'est que vous avez péché sous un figuier. Voici pourquoi la panoplie virile d'Adam et les appâts d'Eve étaient cachés par des feuilles de figuier. Le goût même de ces fruits est si enivrant qu'il n'est comparable qu'aux délices amoureuses.

Curieuse chose que voilà. D'abord fut commis le péché. Ensuite de la connaissance du péché naquit la pudeur. D'un côté, le fruit du figuier avait provoqué le péché, de l'autre, la feuille du même arbre avait participé au repentir que nombre de gens ressentent, de nos jours, encore une fois la faute consommée. Voici combien puissante s'avéra la continuité des sentiments humains.

Bref, Makhaz tomba du figuier, et cela — non seulement dans notre village d'Alra mais dans toute l'Abkhazie — est considéré comme la dernière des choses. La passion pour les figes est taxée de faiblesse impardonnable et honteuse. Et Makhaz, lui, avait aimé les figes depuis sa plus tendre enfance.

Du reste, l'amour des enfants pour les figes n'est pas blâmable. Mais Makhaz avait conservé cet amour effréné tout au long de sa jeunesse et jusqu'à l'âge mûr. Et là déjà, moins il goûtait aux délices de l'amour plus sa passion pour les fruits juteux et sirupeux du figuier devenait forcenée.

Les quelques nobles du pays, que nous avons encore connus de leur vivant, savaient s'abstenir de manger les figes, les réservant avec mépris à l'usage de la plèbe. Mais notre fière paysannerie abkhaze savait parfois, elle aussi, montrer de véritables modèles d'abstinence. Certes, tout le monde n'y réussissait pas. Et ceux qui n'y parvenaient pas donnaient libre cours à leur faiblesse mais en secret.

En Abkhazie, il pousse des figes d'été et d'automne. C'est pourquoi, dans son for intérieur, Makhaz appelait affectueusement le début de l'été — Petite Fige, et l'automne — Grande Fige.

Les variétés précoces sont plus grosses et plus claires, bien que moins sucrées. Mûrissant, leurs museaux se craquèlent, perdant leur intégrité vierge et se fendent d'un sourire vermeil lascif.

Mais voilà qu'arrive le temps de la Grande Fige, tant attendue par Makhaz. Sans hâte, les fruits d'automne ont déjà emmagasiné plus de sucre que ceux précoces de l'été. Les figes d'automne moins grosses sont bien plus sombres. Et les figes de Turquie, elles pendent en gouttes bleu foncé entre des feuilles rêches. Une sorte de fontaine de l'akhtchisaraï des tentations.

Eplucher une fige de Turquie est une affaire aussi délicate qu'ennuyeuse. Et tout de même, de ses vieux doigts rigides, Makhaz déshabillait les fruits à nu, les dévorait avec gémissements et, en proie à une insatiabilité honteuse pour un vieillard, grimpait sur les branches de plus en plus hautes. Parvenu au sommet de l'arbre, comme au faite de la goinfrerie, il réussit non seulement à se rassasier mais entra, pour ainsi dire, dans un état d'euphorie narcotique. Perdant équilibre, il tomba du figuier, brisant même avec ses côtes en cours de chute quelques rameaux de cet arbre fragile.

Pendant un temps, deux frères abreks\* se cachaient dans les forêts avoisinantes. Us avaient tué l'homme ayant fait outrage à l'honneur de leur famille. Après avoir accompli leur meurtre punitif, ils ne sortirent pas de la forêt, comme le font habituellement les abreks. Et cela non point par crainte d'un acte de vengeance réciproque de la part des parents de leur victime. Cette éventualité laissait presque indifférentes ces têtes téméraires. Simplement, ils résolurent de tuer tous ceux qui avaient manqué un jour ou l'autre à leurs parents proches au cours de cinq générations, à savoir, depuis la guerre russo-turque. Ils décidèrent de régler leur compte, une fois pour toutes, à l'ensemble de leurs offenseurs pour ne plus avoir à y revenir.

Par ailleurs, ils estimaient qu'en laisser certains en vie, serait injuste à l'égard de ceux qui étaient déjà tués. Car on pourrait croire alors que l'offense était permise à certains et à d'autres non. Ou encore, que tu as vengé un parent proche, tandis qu'un autre — un rien plus éloigné et que ton grand-père avait aimé plus que son frère — tu ne l'auras pas vengé. Qu'il gise donc non vengé dans sa tombe. Comme s'il ne restait guère plus dans la descendance d'hommes clignes de ce nom.

Un jour que les paysans de notre village d'Àlra étaient réunis dans le hangar à tabac, au sol jonché de feuilles de fougère aromatique, à enfileur du tabac, à la question d'un paysan qui demanda où se trouvaient maintenant les frères abreks, Lagoustan nota ironiquement : « Où peuvent-ils être sinon sous le figuier de Nazir! »

Par cette phrase, le vieux braillard boiteux à langue de vipère se permit trop de choses. Tout d'abord, il ébruitait que les frères abreks se cachaient souvent dans la maison de mon grand-père Nazir. Ainsi, il livrait l'endroit où se trouvaient les abreks et la personne qui les abritait.

En plus, il en ressortait que le maître de la maison aurait failli à son devoir de djiguite en n'invitant pas ses hôtes, d'autant plus des abreks, sous son toit.

Pour couronner le tout, dans la bouche de cette vipère de Lagoustan. le fait de mentionner le figuier laissait entendre que les frères abreks seraient en mal de nourriture et en seraient amenés à recourir aux services douteux de cet arbre du vice, ce qui portait ombrage dans une égale mesure aussi bien aux téméraires vengeurs qu'à l'hospitalité de celui qui les hébergeait.

Les propos de Lagoustan parvinrent aux frères sylvains, armés suivant le dernier mot de la technique militaire de l'époque. C'est que, en 1905, préparant les masses à la future lutte armée, Sergo Ordjonikidze et ses compagnons avaient déchargé sur notre côte force armes et munitions. Comme les bolcheviks étaient alors chez nous peu nombreux et que les armes, par contre, étaient en abondance, les abreks locaux déambulaient ornés de grenades tel l'Arbre de Noël de jouets.

On dit même que la femme d'un abrek — révolutionnaire par la suite — utilisait en guise de plantoir pour piquer ses plants de tabac non pas l'habituel bâton en crosse, mais le canon d'un rutilant revolver modèle 1905.

Ce boiteux de Lagoustan rentrait chez lui, tout en taillant pour sa femme un fuseau dans une branche sèche de cournouïller. Il avait la jambe droite plus courte que la gauche et, comme tous ceux qui ont la jambe d'appui plus courte que l'autre, il marchait donnant l'impression d'une assurance particulière, plantant avec précision sa jambe droite écourtée comme une canne.

Cependant, alors que cette démarche assurée du boiteux Lagoustan n'était somme toute qu'une illusion d'optique, le surgissement sur son chemin des frères brigands offensés était bien le signe funeste du destin. Ils abordèrent Lagoustan éberlué; l'un de droite et l'autre de gauche, réduisant son espace vital aux dimensions étroites de la tombe.

- Ainsi donc, tu prétends que nous trouvons pâture sous le figuier de Nazir? s'enquit l'un des frères, l'aîné sans doute, car en toute circonstance, c'est l'aîné qui doit parler le premier. D'autant plus, en pareille situation.

Bien que les frères ne fussent pas jumeaux, il était difficile de les distinguer, et cela non seulement pour Lagoustan. Une telle quantité d'armes — bandes de mitrailleuses, grenades, poignards, carabines — ôtait tout envie de chercher à y voir clair dans des détails aussi mineurs que les traits du visage. Lagoustan en laissa choir et le fuseau et le couteau.

- Avance ! commanda-t-on à Lagoustan et, celui-ci, risquant à chaque pas de s'affaler du côté de sa jambe courte, se mit à claudiquer vers la propriété de Nazir.

Une demi-heure plus tard, Nazir amena vers le figuier encore deux paysans en présence desquels, dans le hangar à tabac, Lagoustan avait prononcé ses paroles fatidiques.

Le figuier en question se trouvait dans une dépression, en contrebas de la propriété de Nazir, où à la lisière marécageuse du bois, dans une grande mare, les buffles prenaient leur bain de boue.

Le figuier se trouvait à bonne distance, mais comme chez nous on considère les terres adjacentes comme faisant partie de la propriété la plus proche, l'arbre était donc à juste titre nommé le Fiquier de Nazir et avait même donné son nom à l'endroit. De sorte que, si un paysan demandait à un autre, par exemple, s'il n'avait pas vu sa bufflonne, l'autre pouvait lui répondre qu'il l'avait vue dans la mare près du Fiquier à Nazir.

Vas-y, grimpe sur le figuier, ordonna Faïne des abreks, et la pensée qu'on voulait abattre Lagoustan dans l'air, comme un oiseau en vol, traversa l'esprit d'un des paysans. L'autre paysan, plus pessimiste, celui-là, eut l'impression que l'exécution qui se préparait serait jésuitique: Lagoustan sur lequel on tirerait quand il aurait grimpé sur le figuier, s'il ne mourait pas de la balle de l'abrek, mourrait, à coup sûr, en tombant à terre.

— Cueille six feuilles, et les plus grandes ! parvint à Lagoustan l'ordre de l'abrek bardé de grenades.

— Bon, bon. ..., murmurait Lagoustan avec une folle précipitation, arrachant les feuilles rugueuses du figuier. Mais, sur le moment, il n'était guère en état de compter jusqu'à six. Or, le nombre de six était sacré pour un abrek. Cela ne tenait pas à une superstition ou un préjugé religieux. Les abreks ne connaissent pas de préjugés. Ils n'ont pas de temps à perdre pour cette sorte de giries. Simplement, les revolvers importés dans le coin étaient à six coups. Et le cerveau des abreks était, pour ainsi dire, une réplique du barillet.

— Vas-y, entre dans le marais, fut-il ordonné à Lagoustan lorsque celui-ci fut descendu du figuier avec sa petite pile de feuilles vert sombre rêches.

Claudiquant plus que d'habitude, comme s'il faisait là ses derniers pas sur la terre ferme, Lagoustan entra dans la gadoue jusqu'à la ceinture, sans troubler le moins du monde le calme des buffles au repos. Ces puissantes bêtes étaient couchées, leur mufler d'un noir de jais émergeant, comme de coutume, à la surface de la mare, à ruminer leur interminable pâture avec une méticulosité et une régularité bouddhiques que nous, les gens, ignorons.

C'est alors, semblait-il, que devrait se produire le plus horrible : les abreks déchargeraient leurs revolvers sur Lagoustan et le misérable, tombant dans la mare, se noierait dans la fange tiède. Toutefois un abrek, même s'il se trouve très offensé, ne se permettra pas de tuer un infirme, bien que cela n'exclue pas d'autres genres de vengeance. Du reste, deviner les intentions des abreks est aussi une gageure.

- Vas-y, mâche les feuilles ! ordonna l'aîné des abreks. et Lagoustan, comme s'il n'attendait que cette permission, se mit à manger les feuilles du figuier.

Ces feuilles rugueuses sont si grossières et dépourvues de sève, qu'il est presque impossible d'en manger. Pour ce faire, il faudrait avoir des mâchoires de buffle. Quant aux bêtes, elles continuaient à ruminer leur pâture comme pour montrer à Lagoustan la bonne façon de procéder. Lagoustan, lui, en roulant les feuilles sur elles-mêmes, les avalait précipitamment à peine mâchées, ces feuilles dures comme du papier émeri. en s'écorchant le gosier. A la fin de ce repas suicidaire, Lagoustan avait insupportablement mal aux muscles masticateurs et ne pouvait plus remuer ses mâchoires...

Cette histoire, je l'avais entendue, encore enfant, de Chouguian, un cousin de mon grand-père Nazir. C'est depuis, justement, que j'ai retenu que le figuier est un arbre dont les fruits sont fort appréciés par tous les adultes qui, par contre, sont prêts à punir cruellement quiconque oserait les convaincre de cet amour.

Ainsi donc, le vieux Makhaz dégringola du figuier et perdit connaissance. Mais les commissures de ses lèvres, encore enflammées par la douceur brûlante des figes, semblaient conserver le souvenir de l'adultère interrompue. Quelque temps plus tard, la conscience commençant à lui revenir, la première chose que vit Makhaz ce fut l'image floue de l'arbre bien-aimé, ce qui était un signe, bien que fantomatique mais probant, de la réalité de la vie.

«Je vois le figuier, donc je suis!», pourrait dire Makhaz, s'il était philosophe. Ne pouvant pas l'exprimer, il le sentait néanmoins. Apercevant au-dessus de lui le chapiteau vert sombre de son figuier chéri, Makhaz poussa une plainte. Soit que ses côtes cassées lui fissent mal, soit qu'il se rendît compte qu'il avait devant lui le figuier, son amante secrète, qu'il ne saurait grimper probablement plus jamais.. . Et celle-ci se penchait sur lui, encore pleine de vitalité, le taquinant avec les gouttes des figes comme la concubine favorite par ses grains de beauté éparpillés sur son corps délectable dans un chaos cosmique et incalculable, taquine un sultan désormais impotent.

La plainte de Makhaz parvint tout d'abord à Nioura, sa femme, une cosaque du Kouban qu'il avait ramenée en Abkhazie du front.

Ils se retirèrent alors d'emblée dans le potager, loin des regards curieux ; Nioura, grimpée sur le figuier, jetait des fruits à son libérateur. Et par sa façon polissonne de lui lancer les figes, et par son rire par trop engageant, et par le fait de monter de plus en plus haut sur le figuier, elle provoquait Makhaz. Le soldat eut vite fait de réaliser qu'il avait à prendre cette «hauteur». Avec une rapidité de lynx, il se trouva sur l'arbre, et le rire de la jeune femme se noya dans le baiser du soldat.

Sans cesser d'étreindre et d'embrasser sa bien-aimée, Makhaz l'entraînait toujours plus bas tant qu'il ne parvint à l'adosser à l'une des fortes branches ramifiées. Dans leur élan amoureux, ils ne pouvaient ou ne voulaient même pas comprendre pourquoi il faisait de plus en plus clair et d'où venait cette saisissante sensation de chute au ralenti. Ce n'est que lorsque la branche du figuier détachée du tronc, en un bruit sourd, eut atterri avec eux, que Makhaz et Nioura réalisèrent ce qui leur arrivait. Mais ils n'arrêtèrent pas de faire l'amour, au contraire, le fait de sentir sous eux la terre ferme ajouta à leur ardeur.

Toujours étendue parmi les feuillages de la ramure cassée, Nioura, penchée sur le soldat, le régalaît avec des figes bouche à bouche. Ils mordaient ensemble dans le fruit et mangeaient sa douce pulpe écrasée, lèvres accolées.

Détourne-toi, laisse-moi me remettre en ordre, dit Nioura se couvrant avec une branche de figuier, et Makhaz remarqua sur sa hanche rosée les empreintes distinctes de feuilles de figuier.

Makhaz ne rapporta du front ni ordre ni médaille. Il avait combattu comme les autres, mais ne fut pas tué, bien que, comme beaucoup, il fût blessé. Le destin lui avait épargné la mort dans le combat et, à la fin, lui fit cadeau de Nioura. C'était mieux que toutes décorations. Ces deux récompenses, la Vie et Nioura, avaient fusionné en une seule grande distinction.

- Dis voir, Makhaz, est-ce que tu n'as pas pu demander à quelqu'un de te décorer d'un quelconque ordre ? riaient les badauds du village. D'autres en ont rapporté des dizaines, aussi leur poitrine ne suffit-elle pas à les recevoir toutes!

- Après notre plus grande bataille, expliquait inlassablement Makhaz, le commandant cita à l'ordre du jour tous les survivants. Puis, il lança : « Soldat Makhaz Palba! » Je sortis des rangs. Et lui, de m'amener Nioura et de me dire « Tiens, c'est ta médaille pour la bravoure. Porte-la et que bien t'en fasse, soldat ! »

C'est ainsi en effet que Makhaz appelait Nioura : Nagrada\*. C'est que, suivant nos coutumes, il est inconvenant d'appeler sa femme par son nom. On l'appelle par un autre nom ou on en parle à la troisième personne, sans la nommer. Voilà pourquoi Makhaz appelait sa femme Nioura — Nagrada. Et ses pays qui ne connaissaient pas le russe avaient cru pendant longtemps que c'était là un nom russe. De plus, il leur semblait joli et riche de sens, ce qui, au fond, n'était point si loin de la vérité.

- O, bara (Ohé), Nagrada! criait-il depuis le champ qu'il labourait, apporte-moi du lait caillé, sinon je meurs de soif!

Elle lui portait du lait caillé coupé d'eau dans une cruche et souriait, sachant que ce n'était pas seulement la pépie qui tenait Makhaz. Elle savait qu'il ne la laisserait pas partir comme ça. Retournant du champ elle souriait toujours, en époussetant sa robe, rajustant sur sa tête son fichu.

Assise à croquer des graines de tournesol, sur la véranda découverte de sa maison abkhaze en bois de châtaignier, Nioura entendit soudain des gémissements du côté du champ de maïs et s'y précipita essayant de deviner ce qui aurait bien pu y arriver. Apercevant son mari étendu sous le figuier, elle comprit qu'il était tombé victime de sa folle passion pour les figues. Tout en le grondant, elle le traîna à travers les tiges de maïs vers la maison.

Makhaz et Nioura n'avaient pas d'enfants. Nioura s'avéra stérile. Mais Makhaz l'aimait et n'avait nulle intention de se séparer d'elle, bien que ceux qui lui conseillaient d'en épouser une autre ne manquaient pas. Bien des années plus tard, Makhaz persuada l'un de ses parents, père d'une famille nombreuse, de lui donner un fils à élever. Ainsi, Makhaz mettait en Safer son espoir de voir la vie continuer dans sa maison et l'âtre de son foyer toujours allumé.

En apparence, tout semblait aller pour le mieux : le garçon vivait chez eux, allait à l'école, aidait, au ménage. Mais tout de même, au fond de son cœur, il portait la nostalgie de sa nombreuse famille, de la maison paternelle, si éloignée de l'école et de la grand-route.

A peine eut-il repris conscience et se sentant en état de parler, Makhaz appela Safer qui rentrait tout juste de l'école et lui enjoignit:

- Préviens Nagrada de dire aux gens que je suis tombé du cheval. Elle est Russe et risque de lâcher quelque incongruité.

Nioura avait plus d'une fois averti Makhaz qu'à son âge il serait bien plus en sécurité à croquer des graines de tournesol sur la véranda que de grimper sur le figuier. En femme cosaque elle ne parvenait toujours pas à



comprendre qu'un Abkhaz, même s'il n'est pas tout à fait sain d'esprit, n'aille jamais croquer des graines de tournesol.

Au début, Makhaz avait tenté de lui interdire cette occupation, d'autant plus que sur la véranda elle risquait d'être vue par des voisins qui passaient par là.

- Tu n'es pas sur le banc de terre d'une maison ukrainienne, mais sur la terrasse d'une maison abkhaze, cherchait-il à la raisonner. Il lui rappela à ce propos que la maison en bois de châtaignier avait été construite encore par Khazarat, son grand-père à lui. Ce disant, il espérait que pour le moins le respect pour cet aïeul de son mari l'arrêterait.

Mais tu vas te tuer, espèce de vieil imbécile, qu'elle lui disait avec une irrévérence inconcevable, sous cette latitude, à l'égard d'un mari. Et Makhaz lui pardonnait, magnanime, ce style de Kouban assez gros-sier et s'en allait en direction du figuier.

- Tante Nagrada, criaient à tout bout de champ devant sa porte les enfants des voisins, donnez-nous, s'il vous plaît, des graines de tournesol.

Nioura adorait ces graines qu'elle recevait de Kouban par sacs entiers. Elle en avait appris le goût à tous les enfants du coin, tant et si bien que ces derniers étaient tout le temps sous sa porte à lui en quémander. Makhaz était alité depuis plusieurs jours déjà, et son état ne s'améliorait guère. Personne, pour ainsi dire, n'avait ajouté foi aux rumeurs comme quoi il serait tombé du cheval, bien qu'on fit semblant d'y croire. Il est vrai que Makhaz avait un cheval, mais il ne le montait plus depuis longtemps. Il était presque impossible d'attraper ce mustang à demi sauvage. Entre-temps, le figuier séducteur se dressait là, confus, sur la pente, bien à découvert, derrière la maison en châtaignier et avait l'air d'avouer lui-même d'avoir, par ses charmes, causé la perte du vieux jouisseur.

Il mourait à l'issue de la Grosse Figue. On disait qu'il avait la colonne vertébrale sérieusement touchée. Aux parents qui avaient rempli la maison du mourant, chaque jour semblait devoir être fatal pour le malade.

A minuit, lorsqu'il ne restait presque plus dans la maison que les proches parents, la sœur aînée de Makhaz, venue auprès de son frère agonisant, envoya un garçon voisin chercher des figues. L'habile garnement revint, une petite lampe à pétrole à la main, avec une écuelle pleine de fruits bleuâtres. On posa l'écuelle avec les fruits au chevet du malade.

Ayant eu dans sa vie à veiller plus d'un mourant, la sœur de Makhaz possédait en la matière une expérience peu enviable et s'y prenait donc avec précision et assurance. Cela soulageait de façon salutaire l'inaction déconcertée des parents moins expérimentés.

De ses doigts déjà noueux à cause de l'âge, elle écrasa une figue et humecta les lèvres de Makhaz avec la pulpe sucrée. Puis elle se riniça les mains au-dessus d'une cuvette de cuivre qu'on lui présenta. Les témoins affirmaient que dès qu'on eut passé la pulpe de figue sur les lèvres de Makhaz, celui-ci aurait immédiatement léché le jus sucré et aurait même souri. Puis, sa sœur fit signe et on lui passa le linge dont on devait revêtir Makhaz après sa mort qui s'obstinait à ne pas arriver.

La sœur de Makhaz prit le linge dans ses mains et se mit aux pieds du mourant.

- Makhaz, s'adressa-t-elle à lui, absolument convaincue qu'il l'entendrait et lui obéirait. Ecoute, Makhaz. . . Il est

temps que tu partes. Tu vois, j'ai préparé les vêtements. Père et mère t'attendent là-bas. Ne les fais pas attendre. Dis-leur que nous allons bien et que je vais vous rejoindre bientôt, moi aussi. . .

Quelques femmes ne purent se retenir et étouffèrent des sanglots. Tout à coup, le mourant ouvrit large les yeux, comme s'il voulait jeter un ultime regard sur ce monde. Ce faisant, Makhaz tenta de soulever la tête, eut plusieurs tressaillements et resta les yeux ouverts. Sa poitrine, qui jusqu'alors s'était soulevée péniblement et bruyamment, se figea soudain en inspiration, marqua un temps d'arrêt, puis, doucement, -sans bruit, se mit à expirer.

- Une bougie, chuchota la sœur de Makhaz. Nioura lui tendit la bougie qui brûlait sur la table de chevet.

- Sors d'ici, dit la sœur de Makhaz à Nioura, et celle-ci, hurlant, sortit sur la véranda où une paire d'autres lamentations de femme, à peine refoulées, se joignirent aux siennes.

Aidée de deux voisins, la sœur de Makhaz procéda à la toilette mortuaire de son frère, lui croisa les bras sur la poitrine et y mit une bougie allumée. Les hommes tenaient les pieds du moribond. Tout le monde avait les yeux rivés sur la poitrine de Makhaz qui s'affaissait lentement, exhalant les ultimes vestiges de la vie. Et, soudainement, de la bouche mollement entrouverte du mort, comme à contrecœur, s'échappa une mince volute de gaz bleu clair, s'éleva au-dessus des lèvres déjà refroidies pour s'évanouir aussitôt. Et l'assistance stupéfiée prononça comme un « amen ». en un unique souffle : «L'âme!»

Bien du monde vint dire aideu à Makhaz. Comme c'est de coutume par chez nous, tout habitant du village si loin qu'il habite ne manquera pas de venir, ne serait-ce qu'une fois, rendre les derniers devoirs au défunt.

Il était interdit à Nioura, en tant que femme du défunt, de pleurer et de se lamenter en public. Mais Nioura ne savait ni ne voulait se faire à nos pratiques. Personne ne semblait lui en vouloir, bien que les gens considèrent que quiconque ne respecte pas nos usages s'enlaidit en quelque sorte lui-même.

La veuve cosaque se lamentait à tue-tête, sa voix couvrant même parfois les amères jérémiades de la sœur de Makhaz et des autres parents.

- Qu'as-tu fait là ! Qu'as-tu fait ! répétait Nioura en russe sur le fond de lamento hautement professionnel des pleureuses locales, et cela paraissait être le bref résumé slave des savantes lamentations abkhazes.

- Qu'as-tu fait là! Qu'as-tu fait! répétait la pauvre Nioura jusqu'à l'abrutissement. Sa pensée désespérée, sans issue, se cognait comme un moineau contre la vitre, ne parvenant pas à percer vers l'espace libre du bon sens.

La cérémonie des honneurs funèbres entra dans sa phase finale, et cela agita quelque peu tout le monde rassemblé dans la cour abkhaze. prévue vaste pour ce genre d'occasion. Les proches faisaient leurs adieux à Makhaz, lui disaient de bonnes et chaleureuses paroles.

Un garçon voisin tenait un portrait du défunt qui représentait Makhaz à cheval. Cette photo agrandie, outre sa fonction rituelle dans la cérémonie de deuil, devait probablement confirmer que Makhaz n'était tout de même pas tombé du figuier, mais de cheval.



Makhaz avait beaucoup de prestance sur cette photo et il aurait été bon de laisser en paix ce figuier et que toute l'assistance adoptât la version de la mort vaillante de Makhaz.

On l'enterra dans sa propriété. D'après nos croyances tout membre mort de la famille, enterré dans les limites de sa propriété, serait pour ainsi dire toujours présent, à côté, et peut, presque au même titre que les vivants, profiter de tout ce dont il s'était servi de son vivant.

Avec le temps, il peut s'accumuler dans une propriété une telle quantité de tombes que la maison elle-même, au milieu de cette foison de sépultures, prend désormais figure de modeste office d'un grand cimetière.

La tombe de Makhaz au cimetière familial était la plus proche de l'entrée, elle jouxtait une ruelle latérale de sorte que les passants pouvaient la voir. En tête, on remarquait une photo de Makhaz à cheval, souriant. Sur le tertre lui-même, reposaient trois figues, posées là sans doute par la prévoyante sœur du défunt : car il lui semblait inutile d'essayer de déshabituer le frère après sa mort de ce qu'on n'avait pu le déshabituer de son vivant.

Bref, la photo de Makhaz à cheval et les fruits du figuier indiquaient la possibilité de la coexistence des deux versions de la mort du maître de céans.

Après la mort de son mari, Nioura vint à réaliser que vivre dans notre contrée n'avait plus de sens pour elle. Son fils adoptif avait la nostalgie de sa famille paternelle encore plus forte, bien qu'il essayât de n'en rien laisser paraître.

- Assez de te tourmenter, Safer, lui dit-elle, passés quarante jours après l'enterrement. Retourne chez les tiens. Sans doute, est-il dit que cette maison doit rester sans maître. Quant à moi, après l'anniversaire de la mort, je vais, moi aussi, rejoindre les miens. J'ai pleuré mon mari, mais moi. il n'y aura personne ici pour me pleurer quand je mourrai.

- Nioura comprenait que Safer ne pouvait pas partir la laissant seule dans la maison. Tandis que son départ pour le Kouban allait le délivrer, lui, et donnerait en même temps la possibilité aux parents de décider du sort de la propriété.

- Seulement, Safer, lui dit-elle avant qu'il parte, je te demanderais de ne pas laisser la propriété à l'abandon. Il se peut qu'une fois marié tu aies encore à retourner dans cette maison. Car tu auras un jour à fonder ton propre foyer. Car chez les tiens il y a suffisamment de monde sans toi. Tandis qu'ici, rien à dire : le ménage est bien organisé et la maison ne t'est pas étrangère.

Safer ne s'attendait point à tant de franchise et de sagesse miséricordieuse, bien que Nioura eût toujours été bonne avec lui. Ils pleurèrent avant la séparation, et Safer retourna chez les siens. Venant de temps en temps rendre visite à Nioura, il effectuait volontiers, en maître, tous les travaux d'homme. Quant à elle, avec un triste sourire et la poignante nostalgie d'une mère non accomplie, elle regardait son pupille reconnaissant lui rendre la pareille pour l'avoir soigné et servi et, surtout, pour l'avoir libéré.

Passer l'hiver dans la maison vide était particulièrement pénible. Mais Nioura endura cet hiver solitaire, plus froid que jamais et, le printemps venu, elle se mit pour la dernière fois à cultiver son potager. Dans cette vieille propriété abkhaze, elle s'était aménagé son propre coin ukrainien où elle entrait en entonnant des chants

ukrainiens. Les gosses du village qui en connaissaient certains depuis longtemps les fredonnaient tout en croquant des graines de tournesol de Kouban.

Nioura entrait dans son potager ukrainien comme dans un Heu sacré. Tout y réjouissait l'œil et réchauffait le cœur. Les tournesols à la face ronde, en symboles allégoriques du soleil du Kouban, se balançaient doucement parmi l'abondance de framboisiers, groseilliers, d'arbustes de cassis et d'autres baies inconnues dans un village abkhaze.

Les adultes du village ne voyaient dans le potager à Nioura que de l'exotique sans utilité pratique, car rien n'en figurait dans la ration conservatrice des habitants du coin. En revanche, les enfant? — gent réceptive et démocratique s'il en est — eurent tôt fait de constater la vraie valeur de ces fruits fabuleux et brillants tels des pierres précieuses. Eux voyaient dans le potager de tante Nioura une trésorerie inépuisable, et de temps à autre, ils risquaient des «coups de main», par trop audacieux ni dévastateurs, en cette autonomie ukrainienne dans la vaste propriété de Makhaz.

Tout le monde au village savait que Nioura allait partir, passé l'anniversaire de la mort de Makhaz, mais l'on comprenait aussi que ce ne serait pas au lendemain de ce jour-là. Et, voilà que, passant devant la tombe de Makhaz ou, plus exactement, Payant presque déjà dépassée, Chouguian stoppa net. TI lui sembla qu'il y avait quelque chose de changé. Il fit faire demi-tour à son têtou de cheval et s'approcha tout près de la clôture. Sur une petite table, à la tête de la tombe, était posée une couronne de buis entrelacée des fleurs du potager ukrainien de Nioura. Le portrait sous verre de Makhaz se trouvait placé maintenant à l'intérieur de la couronne même et, sur le ruban de soie, on lisait : « A mon cher ami, de la part de Nagrada.»

Chouguian en faillit pleurer. Il regretta que Nioura fût partie. Elle était bonne et intelligente. Dans son inscription d'adieu sur la couronne, elle n'appelait pas son mari par son nom et même, au lieu de son prénom, avait mit le pseudonyme que lui avait donné son mari : Nagrada. C'était là son ultime tribut payé à nos usages peu compliqués.

Bientôt, la nouvelle de son départ fit le tour du village. Elle avait disparu. Sans avoir fait ses adieux. Et c'était compréhensible pour tout le monde. .. Ici, on évite, par pudeur, d'afficher ses sentiments. Ici, on apprécie les sentiments eux-mêmes. . . Et Nioura était des nôtres.

Depuis, les enfants de notre village ne croquaient plus de graines de tournesol, pourtant,, le soir, à travers le crépuscule s'épaississant sur le village abkhaze, on entendait parfois une voix d'enfant entonner soudain une chanson ukrainienne — incompréhensible et familière. . . un triste souvenir de Nioura dont le foyer s'était avéré si éphémère sous nos cieux.

Là où il n'y a pas de maternité, tout est éphémère.  
Mon dieu, que de ferveur dans le chant de cette fillette sur la colline, à la nuit tombante!

Ridna maty moia  
Ty notchéi nedospala!

Et alors, une voix de garçon lui fait doucement chorus, comme étreignant celle de sa sœur.

I vodyla mené

Ou polia v krđi scia. . . \*

C'étaient là les voix des enfants que le sort avait refusés à Nioura.

Traduit par I. ISKHAKOV

Titre original: Smokovnitsa. Sména n° 18, 1988. Denis TCHATCHKHALIA. Né en 1950, à Tkvaltchéli (Abkhazie). Poète, prosateur, traducteur abkhaz. A terminé en 1973 l'Institut Gorki de littérature à Moscou. Son premier recueil de poèmes, Au-delà de l'horizon, paru en 1976 à Soukhoumi, fut suivi en 1982 d'un second recueil intitulé Deux ciels, puis en 1985 d'un troisième, Degré de parenté. Réside à Moscou. (N.D.L.R.)

\* Abreks: brigands. (N.d.T.) \* Nagrada, récompense en russe. (N.d.T-)

\* Traduction de l'ukrainien: Maman, chéri, tu passais des nuits blanches Et tu m'emmenais dans les champs en bordure du village.. .